Document généré le 25 avr. 2024 10:36

24 images

Les habits neufs de la paranoïa

Thierry Horguelin

Numéro 80, décembre 1995, janvier 1996

URI : https://id.erudit.org/iderudit/2176ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Horguelin, T. (1995). Les habits neufs de la paranoïa. *24 images*, (80), 28–28.

Tous droits réservés © 24 images, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les habits neufs de la paranoïa

par Thierry Horguelin

La peur du corps étranger est l'un des moteurs de la fiction américaine. Ce rôle fut d'abord dévolu à l'Indien, puis au communiste. Survint l'attentat de Dallas, qui ouvrit l'ère du soupçon. Et l'Amérique éberluée découvrit que l'ennemi logeait au cœur même des institutions censées garantir les valeurs de la démocratie. Il en sortit un mythe éphémère, celui du héros solitaire en lutte contre les noirs complots de l'appareil d'État, dont Robert Redford fut, dans les années 70, l'incarnation idéale (***All the President's Men***, ***The Three Days of the Condor***).

Le tueur virtuel (Russell Crowe) dans ***Virtuosity***.

Le temps passant, l'actualité et l'évolution parallèle du spectacle hollywoodien donnèrent de nouvelles formes à la phobie de l'étranger. Celle-ci irrigua notamment, pendant la vogue du «space-opera», la série des ***Alien***. Le début des années 90, marqué par la montée de la criminalité urbaine, le repli individualiste et la peur du sida, vit l'éclosion de deux nouveaux filons. D'un côté, des suspenses racontant l'intrusion dans la cellule familiale d'un étranger incarnant le Mal, contre lequel toutes les violences deviennent permises au nom de la légitime défense (***Cape Fear***, ***Pacific Heights***, ***Unlawful Entry***, ***The Hand that Rocks the Craddle***: touche pas à mon foyer, touche pas à mes rejetons). De l'autre, des sexothrillers passablement misogynes martelant que les liaisons sont forcément dangereuses (***Fatal Attraction***, ***Basic Instinct***, ***Body of Evidence***: touche pas à mon conjoint). Soudain à court de métaphore, le tonitruant ***Outbreak*** n'y alla plus par quatre chemins pour raconter comment un virus mortel en provenance du Zaïre menaçait l'Amérique tout entière. On en frémit encore.

Aujourd'hui que la planète se prépare au grand virage technologique, le ver est dans le fruit numérique, le virus dans la pomme d'Apple. La peur de Big Brother habille de neuf l'obsession américaine du complot. Les holdings multimédias remplacent le complexe militaro-industriel et les services secrets dans le rôle de l'ennemi intérieur. Les programmateurs apprentis sorciers et les gros bonnets à la Bill Gates sont les nouveaux grands méchants loups.

Ainsi fleurit un nouveau sous-genre, le thriller informatique. Dans le mal nommé ***Virtuosity***, un tueur virtuel se matérialise dans la réalité et terrorise la population pour avoir son quart d'heure de gloire. Ce point de départ en valait bien d'autres, pourvu qu'on fît preuve de finesse et d'inventivité dans le traitement. Nous sommes loin du compte. Si le méchant, sorte de Charles Manson virtuel assoiffé de médiatisation, compose une impressionnante incarnation du Mal absolu, les jeux du réel et de l'illusion sont à la fois rudimentaires et grassement soulignés. Réalisation médiocre, laideur agressive et complaisance notable dans l'étalage de ce qu'on prétend dénoncer (violence, *trash tv* et crétinisme médiatique) achèvent de faire du film de Brett Leonard un sous-produit antipathique.

En regard, ***The Net*** d'Irwin Winkler se recommanderait presque par sa facture un peu démodée. Une informaticienne découvre par erreur l'existence d'un programme illégal permettant la manipulation de données protégées (état civil, casier judiciaire, dossier médical, fichiers bancaires), programme dont elle sera la première victime: c'est, transposé de la politique à l'informatique, le scénario du cinéma libéral des années 70. En dépit du happy end de rigueur, le film rend compte d'une inquiétude: la numérisation des données transforme la vie privée en passoire en réduisant l'identité personnelle à une collection de bits aisément falsifiables, à la limite effaçables; qui contrôle l'information détient le pouvoir. Les scénaristes ne s'étant pas creusé davantage, Orwell et Kafka peuvent dormir tranquilles. Les péripéties sont archiprévisibles, les lieux mêmes de l'action ont été cent fois exploités par ce genre de thriller, de la fête foraine au hall d'exposition en passant par les caves d'un immeuble; seul a changé l'habillage technologique (piratage et surf sur Internet). Cette absence de surprises narratives est tout juste compensée par une satire discrète des petites misères du télétravail, à laquelle la nouvelle *girl next door* américaine, j'ai nommé Sandra Bullock, prête son charme: vide social et sentiment à peu près intégral, cocooning triste (la pizza du célibataire se commande par Internet), confusion des sphères privée et professionnelle (on emporte son portable sur la plage).

On aura compris que la réalité virtuelle n'est pour l'heure qu'un nouveau moule dans lequel reformater les vieux programmes hollywoodiens (quand elle n'est pas un simple gadget, comme dans ***Disclosure***). ***Virtuosity*** n'est que le énième polar mal famé opposant l'ennemi public numéro un à un flic qui en fait naturellement une affaire personnelle; ***The Net***, le dernier d'une longue lignée de suspenses racontant l'innocence persécutée par des puissances invisibles. Le cyberespace attend encore son ***Videodrome***. ■